



Pour Stendhal, quelle histoire ?

Catherine Mariette



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/917>
DOI : [10.4000/recherchestravaux.917](https://doi.org/10.4000/recherchestravaux.917)
ISSN : 1969-6434

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

ISBN : 978-2-37747-006-8
ISSN : 0151-1874

Référence électronique

Catherine Mariette, « Pour Stendhal, quelle histoire ? », *Recherches & Travaux* [En ligne], 90 | 2017, mis en ligne le 15 juin 2017, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/917> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/recherchestravaux.917>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

© Recherches & Travaux

Pour Stendhal, quelle histoire ?

Catherine Mariette

C'est cette succession d'instantanés qui fut l'histoire véritable et, si nous étions conséquents, nous devrions appeler *historiens* tous ceux qui cherchent à en restituer les éclats imprévus, même si leurs méthodes nous semblent incertaines¹.

- 1 Stendhal historien ? Peut-être conviendrait-il, avec Gérard Rannaud, de s'interroger d'abord sur la pertinence d'une telle désignation. Stendhal n'a laissé, en effet, que quelques ébauches historiques jamais publiées, même si entre l'histoire et lui c'est une « longue histoire d'amour » (Yves Ansel). Très tôt, en effet, dès 1802, dans les premiers cahiers manuscrits d'Henri Beyle, on trouve des listes de « Sujets d'ouvrages en prose » parmi lesquels figurent une « Histoire de Bonaparte », une « Histoire des grands hommes qui ont vécu pendant la Révolution française » et une « Histoire de la Révolution française² » dont le jeune homme à la recherche de gloire tracera quelques lignes en 1810. Certains de ces projets sont restés inachevés, d'autres se résument à un seul titre, mais ce sont là des indices qui permettent de mesurer un intérêt fort pour l'histoire récente ou en train de se faire. Les deux brouillons très avancés qui nous sont restés, la *Vie de Napoléon* de 1817-1818 et les *Mémoires sur Napoléon* de 1836-1837, s'obstinent dans cette voie d'une écriture « sur des temps qui intéressent encore³ », comme l'écrit Stendhal dans une note d'*Histoire de la peinture en Italie*.

Stendhal historien, un problème de légitimité

- 2 Peut-on alors qualifier d'historien un écrivain dont les rares écrits historiques restent à l'état de brouillon et qui se préoccupe davantage de l'actualité que de l'étude du passé ?
- 3 C'est de ce problème de légitimité que débattent la plupart des auteurs de ce volume. Stendhal historien ? Oui, sans doute, mais de quelle histoire ? ou encore, comme le formule Gérard Rannaud au seuil de ce volume, qu'est-ce que l'histoire pour Stendhal ? et, corollairement, comment écrire l'histoire ? C'est à ces questions que, croisant les

regards des stendhaliens et des spécialistes de l'histoire du XIX^e siècle, ce recueil voudrait tenter de répondre, quitte à déplacer peut-être le problème et faire des pas de côté, en allant chercher l'historien ailleurs que dans ses projets à proprement parler historiographiques.

- 4 Engagé dans l'histoire son temps, Stendhal a participé à une nouvelle manière de l'écrire, au moment même où une jeune génération d'historiens commence à publier des ouvrages, et il prend position, comme la plupart de ses contemporains, contre la tradition historiographique des « Antiquaires », en faveur d'une histoire marquée par l'actualité. Il s'intéresse à l'histoire à un moment où celle-ci devient peu à peu une discipline « émergente » - dirait-on aujourd'hui -, autonome et indépendante de la littérature. Comme la plupart des historiens de son temps, il rejette le savoir académique des « savants *en ogive*⁴ » qui continuent à vénérer les grands moments de l'histoire passée en oubliant les leçons récentes de la Révolution. Yves Ansel montre bien comment Stendhal, qui possède une grande conscience de « l'historicité de l'humanité », se tient éloigné de cette histoire érudite.
- 5 Il convient donc de relativiser la position de « Stendhal historien », en replaçant les écrits de celui-ci à un moment du XIX^e siècle où, comme le rappellent Sylvain Venayre et Aurélien Lignereux, le statut d'historien peine à trouver une définition stable et où la grande séparation entre littérature et histoire n'a pas encore eu lieu.
- 6 Recontextualiser le travail historique de Stendhal, comme le font ici nos collègues historiens, en le situant dans les pratiques de son temps, c'est d'abord tempérer l'originalité de sa ferveur historique. François Vanoosthuysse et Aurélien Lignereux examinent scrupuleusement les discours et les usages de l'époque et nous aident à décentrer le regard fasciné des stendhaliens sur Henri Beyle. Le premier opère une minutieuse recension de la « littérature » bonapartiste des années 1820-1830 pour mieux apprécier la place de Stendhal dans ce tableau. Le second, cherchant à « comprendre l'individu par le groupe », selon une hypothèse « socio-historique », livre une enquête sur les Auditeurs au Conseil d'État, contemporains d'Henri Beyle, pour mieux situer Stendhal parmi ces jeunes gens qui, eux aussi, à un moment donné, prennent la plume pour raconter leurs souvenirs de cette période glorieuse ou en faire une analyse historique. Ce travail d'archive conduit également à évaluer le recours au travail historique d'Henri Beyle par les spécialistes des études napoléoniennes : Stendhal serait sans doute un historien oublié s'il ne s'était pas illustré dans d'autres genres que l'histoire et il ne constitue pas une référence de premier ordre pour ceux qui se consacrent à la période. Le point de vue des historiens eux-mêmes ou d'historiens de la littérature est donc une invitation à réfléchir autrement la place, l'importance et l'utilité de Stendhal historien.

Témoignage et histoire

- 7 Stendhal n'a cependant jamais prétendu être un véritable historien. Au seuil de son ouvrage de 1817-1818, *Vie de Napoléon*, il précise que « l'abrégé qui suit n'est pas une histoire proprement dite, c'est l'histoire pour les contemporains témoins des faits⁵ ». L'histoire s'était jusqu'alors écrite d'un point de vue abstrait, en surplomb, comme si l'historien était extérieur au tableau. Seul écrivain de son temps à avoir participé aux campagnes de Napoléon, Stendhal « a eu l'occasion d'entrevoir Napoléon à Saint-Cloud, à Marengo, à Moscou » (N, p. 249) et se pose en témoin oculaire, en enquêteur de

premier plan et de première main et s'estime légitime pour rapporter le « factuel ». Comme la plupart de ses contemporains, emportés par la tourmente de l'histoire, il a le sentiment d'être un acteur de l'histoire en train de se faire. L'histoire individuelle et l'histoire collective deviennent, à partir de l'événement majeur qu'est la Révolution, étroitement liées, intriquées et chacun peut en témoigner. Mais cet aspect testimonial n'implique pas la personne d'un seul point de vue moral ou psychologique ; il est lié, selon Xavier Bourdenet, à un parti-pris historiographique qui suppose un nouveau rapport à la vérité. Ce que Stendhal désigne comme « place du nominatif » dans une note marginale des *Mémoires sur Napoléon*, le 1^{er} avril 1837 (N, p. 708), est une « fiction de méthode⁶ », un « effet de réel », le meilleur moyen de garantir la vérité et de la présenter comme telle au lecteur⁷ :

J'espérais que quelqu'un de ceux qui ont vu Napoléon se chargerait de raconter sa vie. J'ai attendu pendant vingt ans. Mais enfin, voyant que ce grand homme reste de plus en plus inconnu, je n'ai pas voulu mourir sans dire l'opinion qu'avaient eue de lui quelques-uns de ses compagnons d'armes [...]. (N, p. 257)

- 8 Le paratexte des différentes préfaces et le premier chapitre des *Mémoires sur Napoléon* réfléchissent méthodologiquement à la place du sujet. Qu'importe finalement que Stendhal ait été intime ou pas de Napoléon et à quel degré, ce qui compte, c'est le présupposé participatif qui est méthodologique et épistémologique. Stendhal parle de lui pour servir l'histoire et le moi est là comme principe légitimant pour donner des garanties au lecteur :

La préface d'un livre historique en est une partie nécessaire ; elle répond à cette question : Quel est cet homme qui vient me faire des récits ? C'est pour répondre à cette question que je me permets les détails suivants : Je vis pour la première fois le général Bonaparte deux jours après son passage du mont Saint-Bernard ; c'était au fort de Bard (mai 1800) [...]. Huit ou dix jours après la bataille de Marengo, je fus admis dans sa loge à la Scala [...]. J'étais à l'entrée de Napoléon à Berlin en 1806, en Silésie en 1813. J'ai eu l'occasion de voir Napoléon à toutes ces époques et je puis me moquer, en sûreté de conscience, de bien des mensonges. (N, p. 255)

- 9 L'écriture de l'histoire n'est jamais neutre et la place du sujet historien apparaît essentielle dans le récit qu'il en fait : subjectivité et objectivité sont également nécessaires et complémentaires.
- 10 Ce n'est donc qu'apparemment que la position toute subjective et individuelle de l'auteur de *Mémoires* entre en conflit avec la quête d'objectivité de l'histoire, comme l'analyse Xavier Bourdenet. En effet, ce que le mémorialiste perd en objectivité, il le gagne en authenticité et la vérité indécise qu'il produit est plus fiable que celle, implacable et décalée, des historiens. La partialité devient donc un gage d'impartialité :
- L'écrivain, qui a vu l'entrée de Napoléon à Berlin le 27 octobre 1806, qui l'a vu à Wagram, qui l'a vu marchant un bâton à la main, dans la retraite de Russie, qui l'a vu au Conseil d'État, s'il a le courage de dire la vérité *sur tout*, même contre son héros, a donc quelque avantage. (N, p. 251-252)
- 11 La proximité avec l'événement autorise donc une certaine forme de vérité et c'est parce qu'il a participé à l'administration impériale que, pour Aurélien Lignereux, Stendhal est « susceptible d'éclairer l'historien ».
- 12 Comme le suggère Gérald Rannaud, cette intuition d'introduire le point de vue du sujet dans l'écriture de l'histoire vient très tôt à Henri Beyle, fin 1804, quand il découvre l'*Idéologie* de Tracy qui lui enseigne « l'importance de l'observation et de l'analyse de soi et des faits pour comprendre le réel ». Mais l'historien qui se place au cœur de son récit

doit se faire à la fois sensible au réel qu'il décrit et suffisamment distant. François Vanoosthuyse montre bien cette tension essentielle chez Stendhal entre « puissance spéculative et dynamique des détails ». Passé le seuil des préfaces de ses deux ouvrages sur Napoléon, le narrateur abandonne quasiment la posture de témoin pour se livrer à un récit qui oscille entre réflexions générales et détails biographiques. Dans la *Vie de Napoléon*, par exemple, le projet biographique initial se modifie dans le sens d'une analyse historique plus rigoureuse du système de gouvernement napoléonien à travers une série de chapitres plus synthétiques : « L'administration » (chapitres 39, 39 bis et 40), « Des Ministres » (chapitres 41 et 42), « Du Conseil d'État » (chapitre 43), « De la cour » (chapitre 44), « De l'armée » (chapitre 46). Pietro Borsieri, l'avocat italien proche de cercle libéral de Di Breme, que Stendhal avait chargé d'annoter son manuscrit et de lui faire toutes les remarques nécessaires à son amélioration, ne s'y est pas trompé quand il qualifie l'écrivain de « biographe-philosophe⁸ ».

- 13 La forme « vie », choisie pour dire ce moment particulier de l'histoire que fut le « règne de Napoléon », permet d'introduire une ligne temporelle unifiante dans cette époque chaotique de l'histoire dont, en 1817, aucun historien n'avait encore proposé de vision d'ensemble. En substituant la recherche d'une intelligibilité historique à l'éparpillement d'anecdotes biographiques ou à l'inventaire des faits, Stendhal tente, en précurseur, de comprendre l'opacité du passé récent dans un mouvement général⁹. Au lieu des « tableaux » statiques que privilégiait l'histoire classique, il entreprend de comprendre la courbe d'une trajectoire. En 1828, dans son article « De l'histoire » rédigé pour l'*Encyclopédie moderne*, Barante formalisera cette nouvelle manière de concevoir l'histoire en termes de « progression » et de « causalité » :

La succession des événements durant des siècles serait d'un intérêt nul si les faits tombaient l'un après l'autre, sans enchaînement, si leur série n'était que l'ordre des dates. [...] Il faut donc qu'une pensée, ou du moins une intention générale, préside à sa conception : il faut que l'écrivain nous montre les faits s'avançant vers un but, qu'il nous fasse comprendre chaque pas fait sur la route¹⁰.

- 14 Comme Barante, qui défend l'histoire narrative sans oublier de lui découvrir un sens, Stendhal se situe constamment dans une oscillation entre les deux courants principaux de l'histoire de son temps, l'histoire narrative et l'histoire philosophique¹¹, comme le montre Hélène Spengler. C'est donc par la « compréhension narrative » que l'historien arrivera à atteindre la vérité la plus approchante de ce qui s'est passé : « La narration, écrit Ivan Jablonka, n'est donc pas le carcan de l'histoire, son mal nécessaire ; elle constitue au contraire l'une de ses plus puissantes ressources épistémologiques¹². »
- 15 Même s'il revendique cette position de témoin sans recul sur des événements qui prendront leur sens dans un avenir plus lointain, Stendhal est donc capable de voir les choses de plus haut et de s'intéresser au mouvement profond de l'histoire, avec ses rythmes et ses ruptures, comme le rappellent Gérard Rannaud et Hélène Spengler. Xavier Bourdenet voit bien lui aussi dans la biographie la possibilité de varier le point de vue entre « tableau général » et détails biographiques permettant à l'écrivain de s'immiscer dans les interstices de l'histoire, au plus près des détails signifiants.

« Tu verras l'histoire passer sous tes yeux¹³ »

- 16 Malgré cette affirmation frappante, ce que l'auteur des *Mémoires sur Napoléon* médite de donner à lire au lecteur, ce n'est pas tout à fait le récit d'une expérience particulière :

Henri Beyle n'a pas approché Napoléon de manière intime, à la façon de certains mémorialistes de l'Empire, comme il le déclare parfois, mais seulement par l'intermédiaire de l'un de ses ministres, Pierre Daru, cousin de sa famille, qui le prend sous sa protection dès son arrivée à Paris en 1799 et lui ouvre un peu plus tard une carrière dans l'administration impériale. Il faut donc être très attentif à ces déclarations de Stendhal, toujours suspectes, et envisager avec circonspection cette notion d'« intime » ou de proximité. En histoire, comme en littérature, tout est question de représentation, comme le dit Paul Ricoeur dans *La Mémoire, l'histoire, l'oubli* :

Le monde, en histoire, c'est la vie des hommes du passé telle qu'elle fut. C'est de cela qu'il s'agit. Et la première chose que l'on en dit, c'est que cela est arrivé. Tel qu'on le dit ? C'est toute la question. Et elle nous accompagnera jusqu'à la fin du stade de la représentation, où elle trouvera, sinon sa résolution, du moins sa formulation exacte sous la rubrique de la représentance¹⁴.

17 Brigitte Diaz nous invite ainsi à changer notre regard sur la *Vie de Henry Brulard* et renverse la perspective en montrant que c'est l'histoire qui organise le récit biographique et lui donne sens, et non le contraire. Il faut donc peut-être chercher ailleurs que dans les écrits historiographiques de Stendhal la trace de l'expérience vive de l'histoire.

18 Expérience du temps, expérience de l'histoire, l'autobiographie fragmentaire et lacunaire de Stendhal en prend en effet la mesure autrement que sur le mode de la confession légué par Rousseau. Le « moi » s'y écrit à la lumière des événements historiques et le « je » autobiographique devient un outil méthodologique pour configurer l'histoire du présent. Ainsi de cet événement fondateur de la condamnation et de la mort de Louis XVI que Stendhal relate au chapitre X de la *Vie de Henry Brulard* :

Arriva la nouvelle de la condamnation ; ma famille fut au désespoir absolument.
« Mais jamais ils n'oseront faire exécuter cet arrêt infâme » disait-elle. « Pourquoi pas, pensais-je, s'il a trahi ».
J'étais dans le cabinet de mon père rue des Vieux Jésuites, vers les sept heures du soir, nuit serrée, lisant à la lueur de ma lampe et séparé de mon père par une fort grande table. [...]
La maison fut ébranlée par la voiture du courrier qui arrivait de Lyon et de Paris.
« Il faut que j'aie vu ce que ces monstres auront fait » dit mon père en se levant.
« J'espère que le traître aura été exécuté » pensais-je. Puis je réfléchis à l'extrême différence de mes sentiments et de ceux de mon père¹⁵.

19 Dans cette scène, où les événements de la « grande histoire » sont imbriqués dans un conflit familial ordinaire et vécus sur le mode affectif, Stendhal donne forme à un moment historique. On passe ainsi de l'échelle de l'anecdote particulière, intime, à l'« ego-histoire », où les émotions d'un individu, en réaction à un événement historique, donnent chair à l'histoire¹⁶. Ce moment inaugural, où l'écrivain a le sentiment fort de vivre l'histoire en direct, est le premier d'une longue série où le narrateur de l'autobiographie met en scène son destin historique. Dès son départ de Grenoble, en trichant un peu sur les dates, il fait ainsi coïncider son arrivée à Paris avec la prise de pouvoir de Bonaparte, le 18 Brumaire 1799 : « À partir de mon arrivée à Paris en 1799, comme ma vie est mêlée avec les événements de la gazette, toutes les dates sont sûres » (VHB, p. 657).

20 Est alors historique non pas la froide succession de dates ou de récits de batailles qui jalonne les écrits des historiens érudits mais ce qui s'est produit dans un passé vécu par des hommes. En l'incarnant dans un récit singulier, Stendhal, précurseur d'une nouvelle manière d'écrire l'histoire vivante, s'intéresse à la manière dont les

événements de son temps ont traversé son existence et, partant, celle de ses contemporains. Le moi, comme le monde, est historique, l'histoire naît du récit de vie¹⁷.

Dire l'histoire au présent

- 21 Il ne faut donc jamais oublier la dimension actuelle et donc politique — c'est-à-dire, pour Stendhal, critique et même polémique — de cette histoire bonapartiste ou napoléonienne rédigée sous la monarchie restaurée et contre elle. Faire l'histoire du temps présent comporte des risques dont Stendhal est conscient, très tôt dans sa carrière d'historien. Gérard Rannaud se demande pourquoi, en 1808, Stendhal décide d'écrire son premier livre d'histoire un peu abouti sur la guerre de succession d'Espagne menée par Louis XIV. Il y voit une influence évidente de l'actualité politique et militaire sur le choix du sujet. Napoléon venait alors de déclarer la guerre à la monarchie espagnole et l'allusion, même si elle n'a pas forcément été décryptée par les « contemporains des faits », renvoie au présent de l'écriture plus qu'au décor-prétexte des campagnes du Roi-Soleil.
- 22 Chez les personnages de roman aussi, notamment dans *Le Rouge et le Noir* et *La Chartreuse de Parme*, cette fonction critique s'exerce contre le « siècle dégénéré et ennuyeux¹⁸ » qui est le leur. Mathilde et Julien, qui « ne ressemblent pas à leur temps », selon Boris Lyon-Caen, résistent, par leur anachronisme, à l'esprit moutonnier de leurs contemporains et les observent avec une lucidité non dénuée de nostalgie. Préservés par une certaine vision de l'histoire inactuelle ou atemporelle, ces personnages décalés mettent en évidence, de manière oblique, la défection de l'héroïsme et la perte du sens :
- Hélas ! se disait Mathilde, c'était à la cour de Henri III que l'on trouvait des hommes grands par le caractère comme par la naissance ! Ah ! si Julien avait servi à Jarnac ou à Moncontour, je n'aurais plus de doute. En ces temps de vigueur et de force, les Français n'étaient pas des poupées. Le jour des batailles était presque celui des moindres perplexités. (RN, p. 644)
- 23 La valeur exemplaire d'un passé idéalisé est, pour Mathilde et Julien, un réservoir de conduites possibles. La fiction interroge donc aussi l'actualité¹⁹, elle va fouiller dans les consciences des personnages hantés par l'histoire pour y trouver des outils de compréhension du réel.
- 24 C'est donc « au présent que parle Stendhal » (Laure Lévêque), dans un temps et dans un espace en pleine mutation — la France des années 1830 que le narrateur des *Mémoires d'un touriste* arpente avec un regard neuf et curieux. Laure Lévêque défend l'idée qu'au XIX^e siècle le territoire lui aussi devient historique, saturé de références, et qu'il fait l'objet d'un déchiffrement. L'idée de « roman national » née de la Révolution, et si chère à Michelet, se construit à ce moment-là de la Monarchie de Juillet. L'intérêt de Philippe L., le touriste-narrateur, pour le paysage n'est pas seulement esthétique mais historique et politique. Stendhal a très vite perçu la dimension géopolitique de ce pays aux contours nouveaux, sculpté par les transformations imposées par le régime de Juillet. La fiction du voyageur, les yeux ouverts sur son temps, permet, selon Sylvain Venayre, une « désinvolture » qui autorise, chemin faisant, une libre critique des mœurs et des pratiques de son temps. Voyager, chercher, découvrir, en allant voir par soi-même, c'est par ce mouvement d'enquête qui rejoint le geste même de l'historien-observateur que Stendhal collecte les menus faits qui font l'histoire de son temps :

« Qu'est-ce que l'histoire si ce n'est l'art de représenter les événements comme ils se sont réellement passés ? » se demande-t-il en juin 1828²⁰.

Le genre de l'histoire

- 25 Les frontières se déplacent, elles deviennent poreuses, et même si dans la chronologie des œuvres, c'est l'historien qui est premier, comme le rappelle Yves Ansel, Stendhal historien n'est pas seulement là où on l'attendait peut-être mais décentré, aux marges, aux bords d'autres genres. Il faut donc sans doute aussi chercher « Stendhal historien » ailleurs que dans ses biographies sur Napoléon et adopter, comme le suggère Xavier Bourdenet, une « conception très large et inclusive du champ historique ».
- 26 L'écriture du présent, si elle est fondée sur l'observation des faits et sur une participation effective aux événements est avant tout une construction. Stendhal écrivain de l'histoire de son temps ne s'improvise pas. Il travaille à devenir historien – ses lettres à Pauline en témoignent – et se forme à travers la fréquentation des auteurs du passé et du présent. La plupart des contributeurs de ce volume s'accordent à montrer l'importance des lectures qui nourrissent et irriguent toute son œuvre. Dans sa bibliothèque, beaucoup de livres d'histoire en effet : Plutarque, Montesquieu, Sismondi, Ancillon, Koch, Condorcet lui donnent le goût de l'histoire et lui suggèrent de nouveaux styles à forger. François Vanoosthuyse procède à l'inventaire de ses abondantes lectures bonapartistes et apprécie le « positionnement » des ouvrages historiques de Stendhal à l'aulne de ce « canon ». Philippe Jousset et Philipp Lammers montrent comment, dans les recensions qu'il fait, Stendhal « journaliste anglais²¹ » prend position dans le débat historiographique du temps. La *Vie de Napoléon* est autant une réponse à Madame de Staël, que le prolongement ou la réaction suscitée par la lecture d'un article de *l'Edinburg Review*. Et, dans les *Mémoires sur Napoléon*, la place des « documents bruts », citations ou emprunts à d'autres historiens, est grande ; Xavier Bourdenet rappelle qu'il faut reconsidérer la place de ces éléments hétérogènes dans l'ouvrage de 1836-1837 et, plutôt que de déclarer leur auteur plagiaire ou compilateur, envisager cette présence des autres historiens comme une polyphonie. Où qu'il se situe, Stendhal entretient un dialogue fécond avec les historiens, comme le mettent encore en évidence Sylvain Venayre et Laure Lévêque à propos des *Mémoires d'un touriste* où les références voilées ou manifestes aux lectures historiques de Philippe L., le narrateur, sont le prétexte à des méditations et à des considérations sur l'état de la France en 1837. L'histoire aide à penser le monde. Mais l'écriture et la lecture de l'histoire sont aussi, pour Stendhal, une recherche, un espace d'interrogation de la forme. La réflexion que mène Philippe Jousset autour du compte rendu de l'ouvrage du comte de Ségur, *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée pendant la campagne de 1812* (1825), définit les contours d'un style « idéal ». En se frottant à celle du général, Stendhal affirme sa conception d'un style sobre et dénué d'effets, plus proche des faits. Philippe Lammers note aussi cette coïncidence entre l'action et la nécessaire simplicité de l'écriture, manière de voir et de vivre le réel. Il n'y a donc pas, d'un côté un contenu historique et de l'autre une enveloppe stylistique : les deux font corps et le « réel » n'existe pas sans sa formulation.
- 27 L'« historique », on le voit, n'est donc pas strictement cantonné à l'histoire comme genre ou comme discipline mais contamine d'autres domaines par des pratiques d'hybridation constantes. Comme le note Philipp Lammers, « c'est l'historiographie qui

révolutionne la littérature », à un moment du XIX^e siècle où l'histoire est partout. Mais si le roman de cette époque naît de l'histoire, il ne faut pas oublier que l'histoire du XIX^e siècle naît d'abord du roman qui la féconde : « *Ivanohë* a lancé la mode des livres comme ceux de Thierry ou Guizot²² » écrit Stendhal en 1825, dans ses « Lettres de Paris » confiées aux journaux anglais. L'histoire vient du roman, elle frôle sans cesse le roman, tout comme le roman procède de l'histoire. La « solution », comme le dit Gérard Rannaud, « sera donc dans l'invention du roman moderne, du roman stendhalien » qui dit « la connaissance des faits et la perception du sens ». La réappropriation de l'histoire du présent par le roman est alors possible.

- 28 De 1802 à 1839, Stendhal n'a jamais abandonné l'idée d'écrire l'histoire, sous une forme ou une autre. Historien, il l'est, à sa manière, même si la plupart de ses écrits excèdent le cadre strict de l'histoire, comme le montrent la plupart des contributions à ce volume. Ce déplacement de perspective nous aide, non pas à savoir si Stendhal fut ou non historien — question à laquelle on ne saurait répondre de manière tranchée —, mais plutôt quelle place l'histoire tient dans la formation et les pratiques de l'écrivain qu'il fut. Le recueil, grâce au regard qu'apportent nos collègues historiens, examine dans quel contexte de connaissance se situe Stendhal et comment, bien au fait des débats de son temps, il a l'intuition que quelque chose de fondamentalement nouveau se joue dans les rapports entre la littérature et l'histoire : « La Révolution est sur le point de produire son effet sur la littérature » (PL, p. 246), écrit-il en décembre 1824.

NOTES

1. S. Venayre, *Une Guerre au loin. Annam, 1883*, Paris, Les Belles Lettres, 2016, p. 136-137.
2. Stendhal, *Journaux et papiers. Volume I — 1797-1804*, édité par C. Meynard, H. de Jacquilot et M.-R. Corredor, Grenoble, Ellug, 2013, p. 143.
3. *Histoire de la peinture en Italie*, édité par V. Del Litto, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1996, p. 314, note *.
4. *Voyages en France*, édité par V. Del Litto, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1992, p. 480 [désormais VF, suivi du n° de la page].
5. Stendhal, *Napoléon. Vie de Napoléon. Mémoires sur Napoléon*, édité par C. Mariette, Paris, Stock, chap. 1, p. 15. Toutes les références renvoient à cette édition, désormais abrégée en N, suivi du n° de la page.
6. La « fiction de méthode » est une « feintise néanmoins sérieuse, explicite et avouée, qui engage le locuteur par rapport à la vérité », I. Jablonka, *L'Histoire est une littérature contemporaine*, Paris, Seuil, coll. « La librairie du XX^e siècle », 2014, p. 241. C'est ce que P. Ricœur désigne, dans *Histoire et Vérité*, comme le « moi de recherche » (Paris, Seuil, coll. « Essais », 1955, p. 32-39).
7. Voir C. Mariette, « La notion de "récit raisonnable" dans les *Mémoires sur la vie de Napoléon* », *L'Année Stendhal*, n° 2, 1998, p. 51-61.
8. « Je ne crois pas que vous puissiez intituler le livre : *Vie de Napoléon*. Une *Vie* doit me faire connaître par le détail toute la série des douleurs et des plaisirs qui ont puissamment influé sur une grande âme et l'ont fait devenir ce qu'elle est. [...] Je voudrais que [...] vous lui donniez pour titre : *Considérations sur la vie de Napoléon Bonaparte*. Cela est d'autant plus nécessaire que l'on ne

donne pas la *Vie* d'un homme encore vivant et votre livre intitulé et qualifié *Vie* serait plutôt un fragment qu'une œuvre complète » (N, p. 200). Voir H. Spengler, « Faire "avaler l'histoire" par les "détails biographiques" : Stendhal et la première *Vie de Napoléon* (1817-1818) », dans *Usages des Vies. Le biographique hier et aujourd'hui (XVII^e-XXI^e siècle)*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2012, coll. « Cribles », p. 171-187.

9. Je renvoie ici à l'article fondamental de G. Rannaud, « Stendhal et la tentation de l'histoire », *Romantisme*, n° 107, 2000, p. 5-22.

10. P. de Barante, « De l'histoire » dans *L'Encyclopédie moderne*, 1828, cité par S.-A. Leterrier, *Le XIX^e siècle historien. Anthologie raisonnée*, Paris, Belin, 1999, p. 36.

11. Dans son *Journal*, Henri Beyle écrit, à la date du 2 octobre 1839 : « Maxime : Sur chaque incident se demander : faut-il raconter ceci philosophiquement ou le raconter narrativement selon le système de l'Arioste ? » (*Œuvres intimes*, t. II, édité par V. Del Litto, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1982, p. 354.)

12. I. Jablonka, *L'Histoire est une littérature contemporaine*, ouvr. cit., p. 139.

13. H. Beyle à Pauline, le 1^{er} octobre 1805, *Correspondance*, tome I, H. Martineau et V. Del Litto (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1962, p. 231.

14. P. Ricœur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil, Point-Essais, 2000, p. 228.

15. *Vie de Henry Brulard*, dans *Œuvres intimes*, t. II, ouvr. cité, p. 632-634, désormais abrégé en *VHB*, suivi du n° de la page.

16. Voir Y. Ansel, « Histoire de vie et sentiment de l'Histoire », *Écrire l'histoire*, n° 6, 2010, p. 125-135.

17. « L'écriture individuelle est un substitut à l'écriture historique. La réponse au "qui suis-je ?" est une méditation sur le "qui sommes-nous ?" L'histoire aberrante de l'individu est le lieu d'exercice de l'histoire. L'enfance de Brulard, nous le verrons, trahit, à travers les incidences individuelles, la déchirure radicale de l'époque. À travers cette enfance immergée dans le flot de l'histoire dont l'éducation, comme le lui a appris son maître Helvétius, est à cet âge la forme présente, Stendhal met au jour la profonde historicité de l'individu », G. Rannaud, « Le moi et l'histoire chez Chateaubriand et Stendhal », *RHLF*, n° 6, 1975, p. 1015. Voir également *Le moi, l'histoire. 1789-1848*, D. Zanone (éd.), Grenoble, Ellug, 2005.

18. *Le Rouge et le Noir*, p. 644. Les références renvoient à l'édition du *Rouge et le Noir* dans *Œuvres romanesques complètes*, édité par Y. Ansel et Ph. Berthier, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2005, désormais notées RN.

19. M. Kundera a réfléchi sur les « fonctions exploratoires » de la fiction dans *L'Art du roman : essai*, Paris, Gallimard, 1986.

20. Paris-Londres, ouvr. cité, p. 873.

21. Voir *Stendhal journaliste anglais*, Ph. Berthier et P.-L. Rey (éd.), Paris, Sorbonne-nouvelle, 2001.

22. Paris-Londres, Renée Dénier (éd.), Paris, Stock, 1997, p. 510.

AUTEUR

CATHERINE MARIETTE

Université Grenoble-Alpes

UMR LITT&ARTS

Catherine Mariette est professeur de littérature française à l'Université Grenoble Alpes,

directrice de la composante « Charnières » de l'UMR « LITT&ARTS ». Ses recherches portent sur le XIX^e siècle et, en particulier, sur Stendhal. Sur cet auteur elle a publié une édition critique *Napoléon de Stendhal* (Stock, 1998), un volume collectif *Stendhal et Winckelmann* (Ellug, 2017) et de nombreux articles. Elle participe actuellement à l'édition du 3^e tome des *Journaux et papiers de Stendhal* et prépare un ouvrage sur *Stendhal romanesque*. Elle travaille également sur George Sand et la littérature féminine. Dans ce domaine, elle a notamment édité *Simon* pour les *Œuvres complètes* de George Sand (éditions Champion, 2010) et dirigé des ouvrages collectifs parmi lesquels *La Tradition des romans de femmes XVIII^e- XIX^e siècles* (Champion, 2012), *L'expérience romanesque au XIX^e siècle* (revue *Romanesques*, n° 5, Garnier, 2013) et « George Sand face aux violences de l'histoire », *Les Cahiers George Sand*, octobre 2015.